

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES  
Google Livres

# **JOURNAL ASIATIQUE**



**SIXIÈME SÉRIE**

**TOME XIII**



# JOURNAL ASIATIQUE

OU

## RECUEIL DE MÉMOIRES

D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS A L'HISTOIRE, A LA PHILOSOPHIE, AUX LANGUES  
ET A LA LITTÉRATURE DES PEUPLES ORIENTAUX

révisé

PAR MM. BARBIER DE MEYnard, BELIN, BOTTA, CAUSSIN DE PERCEVAL  
CHERBONNEAU, DEFRÉMERY, J. DERENBOURG, DUGAT, DULAURIER  
FERA, FOUCAUX, GARCIN DE TASSY, STAN. JULIEN  
KASEM-BEG, MOHL, OPPERT, PAUTHIER, REGNIER, RENAN  
DE ROSNY, DE ROUGÉ, SANGUINETTI, SÉDILLOT  
DE SŁANE, ETC.

ET PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

---

SIXIÈME SÉRIE

TOME XIII



PARIS

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DE M. LE GARDE DES SCAUX

A L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE

---

M DCCC LXIX

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Une ou plusieurs pages sont omises  
ici volontairement.

les juifs en Crimée, dans les parties les plus reculées de l'Asie centrale, en Perse, dans les montagnes du Caucase, négliger l'étude de leur langue, se mélanger avec les populations qui les environnent, mais garder intact le souvenir de la religion de leurs pères. M. Grigorief combat aussi l'opinion des savants qui ont voulu expliquer l'origine de la tradition afghane sur leur descendance de *Saül* par un désir assez naturel, des premiers néophytes musulmans dans l'Afghanistan, de se rapprocher des conquérants arabes, en réclamant une origine sémitique, et il croit que cette prétention serait un fait isolé parmi tous les peuples de race non arabe devenus musulmans. Nous observerons au savant traducteur de Ritter qu'une croyance semblable est répandue dans la tribu kurde des Zarza, habitant la vallée d'Ouchnou, et qu'en général nous trouvons dans le Kurdistan persan, comme dans l'Afghanistan, des noms de localités qu'on peut rattacher aux souvenirs historiques des juifs, tels que Takhti-Belquis, Zindani-Souleïman etc.

Il me semble ainsi que si rien ne s'oppose à admettre qu'à une époque reculée il put y avoir une colonisation juive dans l'Afghanistan, il est certain néanmoins que le nombre de ces colons devait être si restreint qu'il est difficile de croire que leur sang puisse compter pour quelque chose d'appréciable dans la formation de la race afghane.

---

*TRAVAUX DES MEMBRES DE LA MISSION ECCLÉSIASTIQUE RUSSE  
DE PÉKIN, t IV, in-8°, 460 pages.*

Le Département asiatique du Ministère des affaires étrangères de Russie publie, à des époques indéterminées, les travaux des membres de la mission ecclésiastique russe de Pékin. Les trois premiers volumes de cette collection ont paru depuis longtemps, et je ne me propose pas d'analyser

leur contenu. Le quatrième volume contient trois mémoires du révérend P. Palladius, considéré en Russie comme un des premiers sinologues russes, et je crois qu'ils méritent d'être signalés à l'attention des savants. Ces trois mémoires sont : 1° une ancienne relation sur Tchinguiz-Khan; 2° le Si-yu-ki, ou Voyage à l'occident de Tchan-tchoun, et 3° quelques détails sur les musulmans de la Chine.

Le grand conquérant mongol et ses premiers descendants ont dévasté tant de pays divers, que certes ils ne manquent pas d'historiens. Mais tous ces témoins ou ces narrateurs de leurs envahissements connaissaient peu de détails sur la jeunesse de Tchinguiz. Même dans les écrits mongols, tels que l'ouvrage de Sanan-Ssétzen, traduit par Schmidt, et dans l'*Altoun-Tobtchi*, traduit en russe par le lama Gomboief, nous trouvons peu de renseignements à ce sujet, et encore le peu qu'on y trouve est empreint de l'esprit bouddhique de leurs narrateurs, ce qui rend ces informations très-sujettes à caution. Les biographies chinoises du grand empereur mongol, traduites par le P. Gaubil, Mailly et le P. Hyacinthe, sont si courtes et si confuses qu'on ne gagne presque rien à les connaître. Les sources musulmanes et arméniennes, sans excepter des premières les ouvrages de Rachid-eddine et d'Aboulghazi, se préoccupent beaucoup plus des faits et gestes du puissant conquérant que du passé du pauvre nomade, inconnu encore, et qui se frayait péniblement un chemin à travers mille entraves. Aussi, je dois avouer que pour moi c'était une énigme historique, difficile à expliquer, que l'apparition subite dans les fastes historiques de cette grande et terrible figure de Tchinguiz, entraînant à sa suite, pour conquérir l'Occident, des peuplades primitives qui certes, jusqu'à lui, n'ont jamais songé à subjuguier le monde. C'est précisément ce problème curieux que résout le premier mémoire du P. Palladius

Un chinois nommé Yan, possesseur d'une fortune colossale, acquise par l'exploitation des mines de sel, avait le goût des livres anciens et curieux. S'étant associé à deux savants

compatriotes, Tchan-mou et Hé tsu-tao, ils résolurent de publier un recueil d'ouvrages peu connus et qu'ils avaient eu l'occasion de se procurer. Tchan-mou était lié avec le bibliothécaire de la collection des livres de l'académie de Pékin, et il obtint, en 1841, grâce à l'influence de son ami, la permission d'y examiner le grand recueil *Yong-lo-ta-lien*, dont il copia plusieurs parties, et entre autres le Yun-tchao-mi-chi, histoire secrète de la dynastie mongole, traduite du mongol en chinois. Tchan-mou publia cette traduction en 1848, et c'est cet ouvrage que le P. Palladius a reproduit en russe. Le nom de l'auteur de cette biographie n'est pas connu; le docte traducteur russe croit même qu'il faut considérer cet écrit comme un recueil de traditions, ou plutôt de dépositions faites vers l'année 1240, par des témoins oculaires, des événements qu'ils rapportent, ou par leurs proches parents et amis. Dans tous les cas, le style de cette relation porte le cachet d'une naïveté primitive. La vie nomade et pastorale seule a de l'attrait pour l'auteur ou les auteurs de cette relation; et s'il mentionne les hauts faits de son héros en dehors de ses plaines natales, c'est bien plus pour montrer combien il est resté fidèle aux habitudes de sa jeunesse que pour ajouter quelques nouveaux titres à sa gloire. Car, aux yeux de l'auteur, cette gloire avait atteint son apogée le jour où (l'année du tigre 1205, A. D.), ayant subjugué toutes les tribus mongoles, Tchinguiz planta devant sa tente l'étendard orné de queues de chevaux blancs, et fut proclamé empereur. Tout le reste de la vie du grand nomade ne saurait, aux yeux de son historien, rien ajouter à sa renommée. Cet ouvrage me paraît d'autant plus curieux que peut-être, plus encore que l'autobiographie de Timour, il nous initie au secret de la formation d'un grand homme en Orient. Nous voyons la ruse, la patience, la force musculaire, la cruauté, légèrement adoucie par un sentiment inné d'équité, réussir peu à peu à rapprocher des éléments essentiellement hétérogènes, à en former une masse compacte et docile, pour la lancer contre un premier obstacle, dont la disparition facile



donne naissance à une série d'actions terribles, et qui changent la face des choses dans le monde musulman et dans une partie des sociétés chrétiennes. Les notes jointes par le P. Palladius à sa traduction sont presque toujours assez courtes, mais elles sont néanmoins très complètes et fort instructives.

Le second opusculé traduit par le P. Palladius est déjà connu des lecteurs du Journal asiatique; M. Pauthier en a donné une excellente version française dans le numéro de janvier du Journal de l'année 1867, pages 39-86. Le texte interprété par le savant sinologue français est presque en tout conforme à celui qu'a suivi le P. Palladius, si ce n'est que ce dernier est plus complet, car il nous donne les vers composés par Tchan-tchoun pendant son voyage. Ces pièces de vers contiennent une description détaillée de la route suivie par le moine Tao-sse pour se rendre auprès de Tchinguiz-Khan, et complètent ainsi la relation de son voyage, faite en prose par son élève Li-tchi-tchan. Dans une préface placée à la tête de sa traduction, le R. P. Palladius explique d'une manière très-plausible la curiosité bizarre du conquérant mongol de faire la connaissance personnelle d'un paisible moine établi aux bords de l'Océan Pacifique. Il dit notamment que Tchinguiz a eu vent de l'immortalité que les Tao-sse promettaient à tous leurs adeptes, et qu'il voulait en profiter. Trompé dans son espoir dès sa première conversation avec Tchan-tchoun, qui lui expliqua qu'il s'agissait d'une immortalité purement spirituelle, il le traita néanmoins avec une bienveillance marquée, et le renvoya comblé de cadeaux et de bienfaits, se ménageant ainsi un adhérent puissant dans un pays dont il convoitait déjà la conquête. Le P. Palladius a joint à sa traduction d'excellentes notes qui témoignent de sa connaissance profonde de la géographie de la Chine et de la Mongolie septentrionale. Le seul reproche qu'on peut adresser au savant traducteur, c'est de s'être borné à ne traduire que les millésimes des années chinoises mentionnées dans le texte, sans faire la même chose pour les quantièmes

des mois. Il aurait épargné au lecteur un travail considérable et difficile à faire exactement sans avoir sous la main tous les matériaux qui devaient nécessairement être accessibles et familiers au savant traducteur russe. Cette lacune est d'autant plus regrettable qu'elle fait perdre aux détails climatologiques, botaniques et astronomiques, contenus dans la relation de Li-tchi-tchan, une grande partie de leur intérêt.

Le mémoire du P. Palladius sur les musulmans chinois n'a que 23 pages, mais les renseignements qu'il y communique sont nouveaux et intéressants. Il nous apprend que les musulmans sont assez nombreux au centre de la Chine; qu'on les désigne par le nom de *Hoi-Hoi*, comme leurs coreligionnaires du Turkestan, et aussi par *Hoi-tssi*. L'islamisme est appelé *Hoi-tsoo* et *Tsé-tsao* « religion de la défense, » à cause de la prohibition de la chair de porc et du vin. Les historiens chinois rapportent l'arrivée des premiers musulmans en Chine à la fin du vi<sup>e</sup> siècle de notre ère. L'origine de cette date impossible doit être cherchée en partie dans le sens vague du terme *Hoi-Hoi*, et en partie dans l'ignorance des Chinois de l'histoire des pays occidentaux. Les musulmans chinois ne tardèrent point à profiter de cette erreur, et l'un de leurs écrivains a inséré dans une biographie de Mahomet, qu'il a publiée en chinois, qu'en 587 l'empereur de Chine avait envoyé une ambassade en Arabie pour inviter le Prophète à visiter ses États; mais, ajoute l'auteur, Mahomet s'excusa et envoya à sa place son portrait, peint de façon à disparaître, après un temps voulu, de la toile sur laquelle il était tracé. Cette précaution lui a été dictée par la crainte de voir adorer son image. Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'impudence de ce conte. Mahomet est mort le 6 ou 7 juin de l'année 632, dans sa soixante-troisième année et vingt-trois ans après s'être déclaré prophète; donc c'est à l'âge de dix-huit ans qu'il aurait attiré sur lui l'attention de l'empereur de la Chine. Les musulmans chinois prétendent aussi qu'à Si-ngan-fou, près de l'endroit où l'on a constaté l'existence d'un ancien monument chrétien

de l'époque des *Tan*<sup>1</sup>, on a découvert un monument musulman de l'an 742 de notre ère. L'inscription de ce monument apocryphe établit que l'islamisme a pénétré en Chine sous la dynastie des *Souï*, sous le règne de l'empereur Kai-houan, c'est-à-dire entre les années 581 et 600. Enfin les musulmans chinois possèdent un petit ouvrage sur l'origine de l'islamisme en Chine, où il est dit que l'empereur avait envoyé en 628 une ambassade dans les pays musulmans (d'après d'autres exemplaires, à Samarcande), et que cette mission revint accompagnée de trois mille *Hoi-Hoi*. Ces trois mille vrais croyants fondèrent la colonie musulmane en Chine. D'après le P. Palladius, le commencement des rapports suivis des Chinois avec les musulmans remonte à l'époque de la dynastie des *Soun*, c'est-à-dire au milieu du x<sup>e</sup> siècle. C'est alors que les premiers navires des marchands musulmans parurent dans les ports du Céleste-Empire. On peut aussi admettre, dit-il, l'opinion des musulmans chinois, d'après laquelle le premier descendant du Prophète vint en Chine vers le milieu du xi<sup>e</sup> siècle. C'était un émir de Boukhara, nommé *Soffaïr*, forcé de quitter sa patrie, avec sa famille, pour se mettre à l'abri des désordres qui surgirent à cette époque dans la Transoxane. Cette dernière opinion du savant archimandrite me paraît d'autant plus fondée que la fin du x<sup>e</sup> siècle correspond à l'envahissement de la Transoxane par les hordes d'Ilek-Khan, et que l'historien de Hérat, Mouhammed Fassikh, nous a conservé dans son *Mudjmel* le souvenir d'une importante expédition militaire chinoise dans le Maverannehr, envoyée en 408 de l'H. (1017 A. D.) contre Toughan-Khan, frère d'Ilek et son successeur depuis l'année 403 de l'H.<sup>2</sup> (1012 A. D.).

<sup>1</sup> Voyez G. Pauthier, *De la réalité et de l'authenticité de l'inscription nestorienne de Si-ngan-fou*. Ann. de phil. chrétienne, ann. 1857, t. XV, n<sup>o</sup> 35, 88, 90, et t. XVI, n<sup>o</sup> 92 et 94.

<sup>2</sup> Voici ce que nous lisons à ce sujet dans la chronique que je viens de citer: *نه شمس، وادعيايه امدن لشکرگان از چین که با ایشان*

Dans le xii<sup>e</sup> siècle, les Guins, établis dans le nord de la Chine, avaient formé un corps d'armée pourvu d'armes à feu et dont les soldats étaient des *Hoi-Hoi*, probablement des Persans musulmans. Mais ce n'est que depuis que les conquêtes de Tchinguiz-Khan ont ouvert une large voie de communication entre l'Orient et l'Occident de l'Asie que des masses de Syriens, d'Arabes, de Persans, de Tadjiks et d'Ouighours purent pénétrer dans le Céleste-Empire. Les uns y furent amenés comme prisonniers de guerre, d'autres y vinrent comme marchands, comme artisans, comme soldats ou comme colons. Plusieurs d'entre eux s'établirent en Chine pour toujours, d'autant plus facilement que la dynastie des Tchinguizides les voyait d'un bon œil. La chute de cette dynastie ne leur a pas été nuisible non plus. Pendant quatre siècles, ces étrangers, enviés par les indigènes pour leurs immunités politiques, eurent le moyen de se développer et de s'organiser en une commune populeuse et florissante. Forcés par leur loi religieuse de se marier entre eux, ils perdirent bientôt cette diversité de types qui les différencièrent au moment de leur arrivée en Chine, et formèrent ainsi une race nouvelle, distincte des Chinois, et ne rappelant en rien leur origine hétérogène. Le P. Palladius observe qu'on a tort de les nommer Tatares, car ces derniers forment une fraction minime de leur total. Il est bien à regretter que le savant archimandrite ne nous donne point de détails sur quelques traits caractéristiques de ce type nou-

صد هزار خرگاه بود و حرب ایشان با طوغان خان و بعد از محاربات  
فرار کفار چین و فتح طوغان خان و لشکر اسلام و اسیر و بُرده

بسیار مسلمانان افتاد. c'est-à-dire : « Année 408. Arrivée d'une armée considérable de la Chine, accompagnée de 100,000 tentes de nomades. Ils attaquent Toughan-Khan, et, après plusieurs combats, les infidèles de la Chine s'enfuirent. Victoire remportée par Toughan-Khan et les troupes musulmanes, qui firent à cette occasion de nombreux prisonniers, et s'emparèrent d'un immense butin. »

veau ; il se borne à observer que, comme ils se décident maintenant à prendre des concubines chinoises, le type chinois commence à se propager parmi eux.

La révolution qui éclata en Chine au xvii<sup>e</sup> siècle, et qui y amena la dynastie mandchoue, trouva les musulmans chinois forts et prospères. Les empereurs de cette branche souveraine respectèrent, au commencement, les droits et les privilèges accordés par leurs prédécesseurs à leurs sujets musulmans. Ils surent prudemment résister à la pression qu'exerçaient sur eux les mandarins chinois pour obtenir des décrets nuisibles aux musulmans, tels que des ordres de fermer leurs mosquées, pour les assimiler aux sectaires dont les croyances étaient reconnues dangereuses à l'État, etc. Les mandarins voulaient à toute force faire disparaître l'islamisme et obliger les musulmans à rentrer dans le droit commun et à s'amalgamer complètement avec les populations qui les entouraient. Cet ordre de choses dura jusqu'aux vingt dernières années du xviii<sup>e</sup> siècle. A cette époque une colonie d'Ouighours musulmans, venue du Khamoul et établie à Salar, dans les provinces nord-ouest de l'empire, au milieu des Tangouts à demi barbares, s'insurgea contre le gouvernement impérial. Ce soulèvement, de courte durée, fut noyé dans le sang des rebelles, et, quoiqu'il fût purement local, il eut des résultats désastreux pour tous les mahométans de la Chine. Le gouvernement impérial leur interdit le pèlerinage à l'Occident, défendit l'accès des moullahs étrangers sur le territoire de l'empire, et retira la permission, accordée jadis aux musulmans, de construire de nouvelles mosquées. Ces sévérités forcèrent les musulmans chinois à se tenir tranquilles pendant très-longtemps. Même les troubles du Turkestan chinois n'ont eu aucun retentissement parmi eux. Ce n'est que dans les dernières années qu'ils commencèrent à s'agiter, et jusqu'à présent les provinces qu'ils habitent ne sont pas complètement pacifiées. Les musulmans expliquent leur rébellion par les nombreuses vexations et les outrages sanglants qu'ils enduraient de la part des

employés chinois; mais, d'après l'opinion du P. Palladius, il paraît plus probable d'attribuer ces désordres, au moins en grande partie, aux instigations des insurgés chinois.

Le P. Palladius termine son intéressante notice par quelques détails sur la littérature des musulmans de la Chine. D'après lui, le premier ouvrage musulman chinois parut en 1642. Son auteur, Van-daï-yuï, essaye d'établir des rapports intimes entre la doctrine de Confucius et la loi de Mahomet. Bientôt après parut un ouvrage volumineux intitulé : *Boussole de l'islamisme*, formant tout un corps de doctrine religieuse. Il a pour auteur un nommé Youssouf, natif du Yun-nan. Le but de l'auteur était d'offrir son livre à l'empereur Kan si, afin d'obtenir un titre honorifique semblable à ceux qu'on donne aux descendants de Confucius. Son espoir reposait sur une généalogie qu'il introduisit dans l'exposé de la loi musulmane et où il essaye d'établir sa propre descendance d'Adam, dans la quatre-vingt-quinzième génération, et de Mahomet, dans la quarante-cinquième. Mais cette démarche n'eut pas de succès, et il quitta la capitale, comme il le dit lui-même « en versant un torrent de larmes amères. » L'ouvrage qui jouit de la plus grande réputation parmi les musulmans de la Chine est une compilation théologique faite par Lutsi-len, au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce livre se compose d'une biographie très-détaillée de Mahomet, qui occupe près de 1300 pages, d'un exposé des principes de l'islamisme, 500 pages, et d'un mémoire sur la philosophie de l'islam, 200 pages. L'auteur, auquel ses coreligionnaires décernent le titre d'apôtre de la religion, donne sur son compte les détails suivants : « J'ai employé huit ans à l'étude de tous les livres de Confucius, en six ans j'ai étudié tous les livres musulmans, trois ans me suffirent pour examiner tous les livres bouddhiques, un an pour les écrits des Tao-ssé, et enfin j'ai lu cent trente-sept ouvrages européens. J'ai parcouru toutes les parties de la Chine, j'ai visité les bibliothèques, recherchant partout des livres de notre religion, et j'ai enduré beaucoup

de reproches de mes parents pour l'ardeur que je déployais à m'occuper exclusivement de travaux spéciaux et sans profit matériel. »

Le troisième et dernier ouvrage musulman chinois cité par le P. Palladius est un opuscule de Tsin-bei-gao, qui occupait à Pékin, dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, le poste d'interprète. Ce petit volume est intitulé : *De la vraie signification de la religion musulmane*. C'est une apologie de l'islamisme, destinée à combattre les épigrammes et les reproches adressés souvent aux musulmans par les Chinois. Le style de cette brochure est calme et modeste.

Le P. Palladius renonce à donner le chiffre exact de la population musulmane en Chine; mais comme le rapport entre le nombre des mahométans et des Chinois établis dans les villes est connu officiellement, étant appliqué, avec les restrictions voulues, aux populations rurales, il permet de renfermer ce chiffre entre les limites de trois et quatre millions d'individus. Ils sont tous sunnites, du rite hanéfite; on prétend qu'il y a aussi des chiïtes en Chine, mais le savant archimandrite n'a jamais pu constater la réalité de cette assertion.

Les Chinois nomment les mosquées *lin-bai-sy*, c'est-à-dire « lieu de salutation ». Les prêtres musulmans portaient, sous la dynastie mongole, le titre de *tachiman*. Sous la dynastie des Ming, on connaissait le titre de moullah (*man-la*); maintenant on les désigne par le mot *akhound*. L'occupation principale des musulmans chinois est le commerce des bêtes à cornes et des chevaux. Dans le Chan-si, ils cultivent l'opium, mais exclusivement pour leur propre usage. Jadis ils avaient le monopole de la vente de la rhubarbe à Kiakhta; et, quoiqu'on ne trouve pas dans leur communauté de grands capitalistes comme parmi les négociants chinois, ils jouissent tous d'un certain bien être.

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Une ou plusieurs pages sont omises  
ici volontairement.



---



---

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME XIII, VI<sup>e</sup> SÉRIE.

---

## MÉMOIRES ET TRADUCTIONS.

	Pages.
Mémoire sur la vie et les écrits du prince Grégoire Magistros, duc de la Mésopotamie, auteur arménien du XI <sup>e</sup> siècle. (M. Victor LANGLOIS.).....	4
Deux textes épigraphiques découverts récemment dans la Transcaucasie.....	93
Mollâh-Schâh et le spiritualisme oriental. (M. A. DE KREMER.)	105
Ibrahim, fils de Mehdi, Fragments historiques, scènes de la vie d'artiste au III <sup>e</sup> siècle de l'hégire (778-839 de notre ère). (M. C. BARBIER DE MEYNAUD.).....	201
Inscriptions phéniciennes de Carthage. (M. Adrien DE LONGPÉRIER.).....	343
Topographie de la Grande Arménie, par le R. P. Léonce Alischan, traduite de l'arménien. (M. Éd. DULAURIER.).....	385
Jacques d'Édesse et les voyelles syriennes. (M. l'abbé MARTIN.)	447

## NOUVELLES ET MÉLANGES.

Procès-verbal de la séance du 11 décembre 1868.....	64
---	----

Le Kaboulistan et le Kaferistan, d'après Ch. Ritter. — Travaux des membres de la Mission ecclésiastique russe à Peking. — Chartes recueillies et publiées par la commission archéographique du Caucase, présidée par M. Adolphe Berger. Archives du lieutenant de S. M. l'Empereur de Russie dans le Caucase. (N. DE KHANIKOF.) — Praktisches Handbuch der osmanisch-türkischen. (C. BARBIER DE MEYNAUD.) — Notes épigraphiques. VII. Les vers phéniciens dans le *Pœnulus* de Plaute. (J. DERENBOURG.)

— *Solemnia semiseccularia Universitati litterariæ borussicæ rhenanæ, ante decem lustra condita, celebranti, piis votis congratulatur Academiæ Ludovicianæ Giessensis rector cum senatu, etc.* (J. MOHL.) — *Eine unedirte lykisch-griechische bilinguis, mitgetheilt von W. Pertsch.* (J. MOHL.)

Procès-verbal de la séance du 8 janvier 1869. . . . . 160

Der Bundesch, zum ersten Male herausgegeben, etc. (M. G. GARBEZ.) — *Mongolische Mærchen-Sammlung. Die neuen Mærchen des Siddhi-Kür, nach der ausführlicheren Redaction, und die Geschichte von Ardschi-Bordschi-Khan.* (J. MOHL.) — Extrait d'une lettre de M. Dozy.

Procès-verbal de la séance du 12 février 1869. . . . . 356

Procès-verbal de la séance du 12 mars 1869. . . . . 358

Notes épigraphiques. VIII. *Inscriptions palmyréennes.* (J. DEBENBOURG.) — *Spécimen des Purânas, par M. Leupol.* (Stanislas GUYARD.) — *Note sur la XIII<sup>e</sup> inscription phénicienne d'Égypte, recueillie et publiée par M. Devéria.* (D<sup>r</sup> Camille RICOUE.)

Procès-verbal de la séance du 9 avril 1869. . . . . 483

Procès-verbal de la séance du 14 mai 1869. . . . . 485

Notes épigraphiques. IX. *Sur quelques noms propres en hébreu et en phénicien.* (J. DEBENBOURG.) — *Glossaire des mots espagnols et portugais dérivés de l'arabe, par R. Dozy et le D<sup>r</sup> W. H. Engelmann.* (Ch. DEFRÉMY.) — *Syntaxe nouvelle de la langue chinoise, par M. St. Julien.* (Michel BRÉAL.) — *Fragmenta historicorum arabicorum, etc.* (J. MOHL.)

Table des matières contenues dans le tome XIII, vi<sup>e</sup> série. . . 543

FIN DE LA TABLE.